Document generated on 04/25/2024 5:09 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

« On ne dit pas il pleut, on dit il pleure » (Gilles Jobidon)

Gilles Jobidon, *La route des petits matins*, Montréal, VLB, 2003, 142 p.

Stephan Kovacs, *Une saison étrangère*, Laval, Trois, coll. « Topaze », 2003, 178 p.

Marc Rochette, *Passer sa route*, Québec, L'instant même, 2003, 120 p.

Hugues Corriveau

Number 114, Summer 2004

URI: https://id.erudit.org/iderudit/36912ac

See table of contents

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Corriveau, H. (2004). Review of [« On ne dit pas il pleut, on dit il pleure » (Gilles Jobidon) / Gilles Jobidon, *La route des petits matins*, Montréal, VLB, 2003, 142 p. / Stephan Kovacs, *Une saison étrangère*, Laval, Trois, coll. « Topaze », 2003, 178 p. / Marc Rochette, *Passer sa route*, Québec, L'instant même, 2003, 120 p.] *Lettres québécoises*, (114), 18–19.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Gilles Jobidon, *La route des petits matins*, Montréal, VLB, 2003, 142 p., 17,95 $.
Stéphan Kovacs, *Une saison étrangère*, Laval, Trois, coll. « Topaze », 2003, 178 p., 20 $.
Marc Rochette, *Passer sa route*, Québec, L'instant même, 2003, 120 p., 14,95 $.

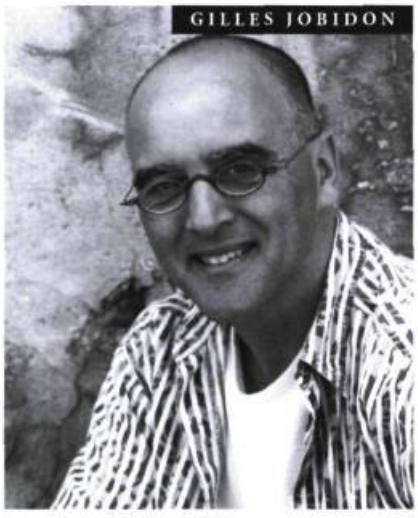
« On ne dit pas il pleut, on dit il pleure » (Gilles Jobidon)

Il se pourrait bien que la route soit aussi une saison qu'on traverse.

ROMAN | HUGUES CORRIVEAU

GILLES JOBIDON A REÇU, POUR *LA ROUTE DES PETITS MATINS*, le prix Robert-Cliche du premier roman 2003, prix mérité s'il en fut.

PETITS MATINS DE SAÏGON



Quelle joie que cette langue tranquille qui marque de poésie le parcours initiatique d'un jeune Saïgonais taraudé par le malheur ! Dès la première partie intitulée « Les années Saïgon », l'auteur inscrit immédiatement le ton de la grande délicatesse dont il fera toujours preuve. Veut-il décrire le repas qui mijote, il en parlera ainsi : « Une won-ton fait dodo dans le wok de fer. Tu l'as faite pour moi, je sais. Nous la surveillerons ensemble dans nos bouches, nos estomacs, dans nos palais. » (p. 15) Nous sommes alors conviés à un texte amoureux que le narrateur écrit à cause et pour Petit Tonnerre, le héros malgré lui, l'être aimé, sans aucun doute. Première partie qui nous décrit la vie quotidienne du jeune homme qui devra quitter ceux qu'il chérit, à savoir sa mère, ses sœurs jumelles appelées respectivement la boiteuse et l'absente, et surtout maître Wou qui est, sans qu'il le sache, son réel protecteur. Le père mis au camp, le petit devra quitter l'école et devenir vendeur au marché, sa mère fournissant le thé et les prunes bleues. On se laisse porter par cette langue tout orientalisée, en des phrases d'une telle rigueur poétique que le ton en est toujours juste, car le narrateur a « marché jusqu'à loin dans l'encre [des] pas » du jeune homme (p. 15).

Dans « La route des petits chemins », la seconde partie, on suit Petit Tonnerre durant sa fuite avec ses amis Chan et Chia Ming vers l'ouest, vers cet ailleurs tant désiré qui aurait valeur de mythe — lieu de l'argent et du mot *freedom* —, le maître-mot de cet adolescent qui aspire à dépasser les limites qui lui sont imposées. Il est poussé vers cette liberté par tous les siens, afin qu'il atteigne l'inaccessible, car « chaque jour sécrète sa source d'amertume dans un coin perdu de [soi]. On a tous un coin raté, un petit recoin fripé de l'âme. Une partie de soi où tout semble dévasté » (p. 20). C'est pour échapper à ces frissons de l'âme en peine que tous trois partent vers le lointain espoir, tous aussi naïvement convaincus de pouvoir se soustraire à ce *fatum* du lieu de naissance. Et ce sont les misères de ces voyages risqués, ce sont trois jeunes adolescents placés sous la gouverne de passeurs assez peu scrupuleux, perdus soit dans le froid, soit sur des bateaux de fortune jusqu'au camp de réfugiés. Bref, cette itinérance, on la perçoit au cœur même de la chair des mots de M. Jobidon, son style faisant office d'un lieu aussi étranger que les endroits traversés. Ce beau roman est une ode très pudique adressée au courage de ceux-là qui croient que la ligne d'horizon n'est pas la limite du monde, à ceux qui croient que l'éclat même du soleil se noyant à l'ouest est le reflet de richesses incommensurables quand la misère pèse lourd.

VOYAGE DE LUXE

La route est bien le lieu commun des trois premiers romans dont je parle aujourd'hui. Celui de Stéphan Kovacs est de ceux-là qui mêlent monde extérieur et transhumance de l'âme, fragile et inquiète. Cette *Saison étrangère* que l'auteur nous demande de traverser passe par la peur constante d'être à jamais exclu des lieux désirés. Ainsi le narrateur ou héros est-il à Paris que Paris le refuse (Paris que l'auteur décrit en un navrant cliché : « Paris, ah ! Paris... Ville cruelle, ville impitoyable comme l'amour » [p. 17] ; fuit-il au sud qu'il y pleut a verse, ce qui le relègue dans des chambres obscures et désolantes ; prend-il des photos qu'elles ne révèlent rien ; va-t-il revoir un film aimé que celui-ci ne respecte pas le souvenir initial. Peut-être aurais-je dû titrer cette partie « De l'influence de la température sur le comportement », car c'est bien de cela qu'il s'agit dans ce journal, donné comme un roman. L'astuce est simple, car l'auteur écrit un chapitre au « je » pour ensuite le faire suivre d'un autre au « il », créant ainsi l'illusion

d'une certaine objectivation face au personnage, bien que les déboires comme les plaisirs de l'un soient ceux de l'autre. Mais bon, un auteur a bien le droit de présenter son texte sous l'étiquette qu'il veut, peu me chaut si la valeur du livre tient ses promesses. Ici, je crois en effet que Stéphan Kovacs, avec ce premier roman, s'inscrit d'emblée sous le signe d'un classicisme de bon aloi, tout à l'attention de son français presque châtié tant il est lisse comme la mer-océane (dirait l'autre). Aucune aspérité ici, que « l'écriture [qui] emboîte le pas au voyage et à ses multiples détours, [qui] repart sans cesse dans une autre direction, instable, mouvante, se colorant du moment présent et de ses nouvelles sollicitations » (p. 123).

S'il y a un hic, ici, c'est que si le paysage, lui, change, le style jamais, car il est toujours clair comme l'inlassable pluie ou le soleil sur les eaux bleues de l'été en Grèce, dans les îles grecques où les maisons sont blanches, et les toits bleus comme le ciel bleu quand il fait beau. Ce récit est à ce point distancié par rapport à l'émotion vive qu'on en vient à croire que le voyageur est à côté de ses pompes, constamment en train d'interroger la pertinence de sa présence non pas en ces pays étrangers, mais en ce bas monde, tout simplement. Cela donne un récit introspectif fort bien écrit, qui n'adhère à rien :

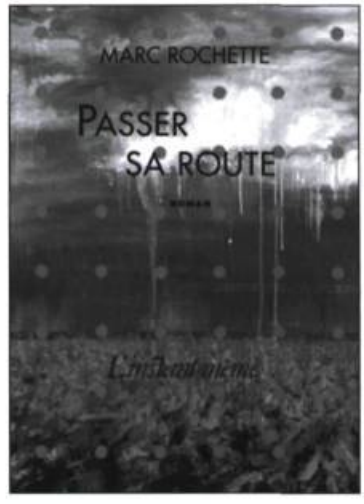
Cette femme inconnue, juste à sa droite, n'était-elle pas en quelque sorte comme ce livre qu'il avait entre ses mains : une histoire possible, un autre livre ouvert, du moins qui s'offrait à la lecture, et il n'en tenait qu'à lui finalement de poursuivre ou d'arrêter, d'inscrire ou non la suite, peu importe l'issue ? (p. 59)

Ce livre est propre et net, mais en quelque sorte un peu déserté par l'émotion que pourtant il revendique. Car l'auteur veut nous donner à saisir le désarroi d'un voyageur sujet à des dépressions récurrentes compte tenu de tel crachin, de tel chagrin, de tel chemin intérieur : « Et son esprit confus ne pouvait faire autrement que de s'égarer davantage dans l'espace embrouillé du doute. » (p. 138) C'est ce qu'on appelle être perdu, cela, et pas à peu près. Mais bon, ce premier roman est impeccable en soi, il est la promesse d'une œuvre à venir qui saura présenter l'âme humaine avec une justesse constante. Pour l'heure, c'est un tantinet retenu, mais fort bien fait ; et si on suit sans passion non plus les boires et les déboires du personnage, on lui reconnaît au moins le sens de la remise en question, et un regard curieux sur les changements climatiques.

MARIVAUDAGE

Au lieu de *Passer sa route*, la narratrice du premier roman de Marc Rochette, journaliste connue, fait monter dans sa voiture un journaliste à la pige, Jean-Christophe Lully (pour la petite musique et la sérénade sans doute, mais bon...). Le roman est partagé entre des chapitres au « je » et d'autres au « tu ». Avec habileté, Marc Rochette, dans ces derniers chapitres, nous décrit la narratrice en pèlerinage, quelques années plus tard, sur les lieux de sa rencontre avec ledit Lully. Or ce roman ne raconte presque rien, en fait, parce que de faits il n'y a pas là. Pourtant, on ne saurait reprocher la chose à M. Rochette, puisqu'il y a bien là sujet à roman, une lenteur parfaite des descriptions comme des sentiments, tout en classicisme retenu, silence troublant, regards frôlés, désir une fois assouvi, et au revoir sans lendemain. On se croirait dans un film de la nouvelle vague française tellement l'aventure se tient au-dessus du monde, tellement elle est ténue et fragile, souffle à peine audible des mots qui la racontent. La narratrice fait une escapade, la veille du retour de France de l'homme qu'elle veut quitter, escapade qu'elle veut accomplir dans les villages frontaliers du Québec, afin de faire le point ou de se déstabiliser au moment où elle rencontre son Lully venu faire un reportage agricole. Bref, Bruce Willis refuserait le scénario, aucun doute.

Et pourtant, l'art extrême de Marc Rochette tient dans ce *sostenuto*, peut-être *allegro ma non troppo*, dans sa façon de retenir un souffle, un regard, une approche avortée, un rien qui tend les corps jusqu'à l'exaspération, le tout étant de savoir si la rencontre érotique aura bel et bien lieu. Je n'en dis rien... Tout le suspens est là. La narratrice traduit ainsi l'enjeu de cette histoire qui ne tient qu'à un fil :



« La colère et le désarroi, générés par mon impuissance à changer quoi que ce soit dans cette fiction tellement vraisemblable qu'il ne vaut même pas la peine de la mettre à l'épreuve, me remplissent les yeux d'eau. » (p. 35)

Peu importe de quelle fiction il s'agit ici, puisqu'on pourrait croire que tout le roman y est mis en abyme. C'est à cette impuissance à mettre en marche une véritable histoire, même passagère, que sont conviés la narratrice et Jean-Christophe. En cela, ils sont exemplaires et donnent à ce roman ténu une force qui lentement s'impose.

Visitez le site
Les éditions Planète Rebelle
www.planeterebelle.qc.ca